

Jarrelongo, ayant appris ce qu'il voulait savoir, sortit de la loge, quitta la rue Beautrouillis, déjeuna chez un marchand de vin du faubourg Saint-Antoine et se dirigea vers la rue de Popou.

A midi précis, il sonnait à la porte du constructeur. Cette porte lui fut ouverte par le domestique à qui la veille il avait parlé, et qui lui dit en le reconnaissant :

— Ah ! monsieur, vous jouez de malheur !

— Pourquoi donc ? demanda le libéré inquiet.

— Parce que M. Lantier est absent.

— Absent ? Pour peu de temps sans doute ?

— A cela je ne puis répondre... Je sais seulement que mon maître a été obligé de partir ce matin en voyage à l'improviste, et n'a point dit quand il reviendrait... Peut-être l'ignorait-il lui-même...

Jarrelongo semblait très désappointé.

— Ça vous contrarie ? poursuivit le domestique.

— Beaucoup... Lui aviez-vous dit qu'on était venu le demander hier, et qu'on reviendrait aujourd'hui ?

— Non... il est rentré tard cette nuit... je l'ai à peine vu ce matin.

— Merçi...

Et le bandit tourna sur ses talons.

— Reviendrez-vous, monsieur ?

— Oui, parbleu, je reviendrai et bientôt...

Tout en s'éloignant, Jarrelongo murmurait avec dépit :

— Pas de chance !... Quo faire ?... Les choses sont graves cependant et peuvent d'un moment à l'autre le devenir plus encore... Où trouver Léopold ?... Allons, je vais chercher encore...

Nous le laisserons aller à l'aventure et nous conduirons nos lecteurs à la rue de l'École-de-Médecine...

Les deux étudiants et la blonde Zirza, déjeunèrent dans le logement de Paul, et causèrent des incidents de la veille.

En quittant la table, le fils de Pascal Lantier prit congé de ses amis et, muni du sac de chagrin noir soigneusement enveloppé dans un journal, il se rendit à la gare du chemin de fer de l'Est où il demanda à parler au chef de gare.

Ce dernier le reçut immédiatement, le reconnut du premier coup d'œil et lui demanda :

— A quoi dois-je le plaisir de vous voir ? Avez-vous appris quelque chose de nouveau relativement à l'affaire qui vous préoccupait si vivement ?

— Oui, et non...

— Avez-vous encore besoin de moi ?

— Plus que jamais, monsieur.

— Je suis tout à votre disposition... Parlez.

— Vous vous souvenez, commença le jeune homme, que nous trouvâmes un fragment de chaînette d'acier nickelé engagé dans la tige du marchepied du wagon 1326 ?...

— Parfaitement !

— L'idée nous vint aussitôt que ce fragment provenait d'un sac à main appartenant à la personne disparue...

— C'était au moins vraisemblable... Ce morceau de chaînette vous a-t-il mis à même de découvrir une piste, ainsi que vous en aviez l'espoir ?

— Je le crois..

— Et, comment ?

— J'ai retrouvé le sac. Le voici.

Paul déploya le journal et exhiba l'objet en question.

Le chef de gare l'examina soigneusement.

— Êtes-vous certain de ne point vous tromper ? demanda-t-il ensuite.

— Oui. Le sac a été reconnu par une personne qui le connaissait. Les initiales U-S gravées sur l'écusson rendaient une erreur impossible, et voici qui complète ma certitude.

En disant ce qui précède, Paul tirait de sa poche le fragment détaché du marchepied.

— Voyez, ajouta-t-il, on a fait usage, pour raccommo-der la chaîne, de maillons qui ne ressemblent point à ceux-ci et ne sont même pas nickelés.

— C'est juste... Comment ce sac est-il arrivé entre vos mains ?

Le fiancé de René raconta brièvement ce que nos lecteurs savent déjà.

— Cela est étrange... murmura le chef de gare. Mais je fais une réflexion.

— Laquelle ?

— Le morceau de chaînette était attaché au marchepied... Le sac a été trouvé dans Paris... Il résulte de nos recherches, vous vous en souvenez, que l'assassin est descendu à Nogent... Ce n'est donc pas lui qui a jeté le sac sur un tas de neige, rue des Récollets...

— Je n'ai jamais supposé que ce fût lui...

— Que supposez-vous donc ?

— Ceci : Le sac devait pendre au marchepied... L'un des employés du chemin de fer l'aura pris, l'aura ouvert, et s'en sera débarrassé après avoir fait main basse sur les valeurs qu'il renfermait...

Le chef de gare fronça le sourcil.

— Voilà une accusation grave, monsieur... fit-il.

— Je le sais bien, monsieur, répliqua Paul, et je sais aussi que vos employés sont honnêtes et qu'ils le prouvent chaque jour, mais parmi beaucoup d'honnêtes gens il peut se trouver un voleur...

— Ce n'est que trop vrai...

— Quels sont les hommes chargés d'inspecter les wagons lorsqu'ils rentrent en gare ?

— Des hommes d'équipe de divers services... La trouaille a dû être faite par un visiteur des roues ou par un graisseur...

— Pouvez-vous savoir qui remplissait ces fonctions, la nuit du crime, près du wagon 1326 ?

— Nous le saurons dans cinq minutes...

— Ah ! monsieur, vous allez peut-être me rendre un immense service... Dans le sac se trouvaient, outre des billets de banque, des lettres et des papiers d'où dépend l'avenir d'une jeune fille à laquelle je m'intéresse plus qu'à tout au monde...

— Je serais très heureux de vous être utile... Veuillez m'attendre, monsieur...

Le chef de gare se rendit au poste des hommes d'équipe et prit les informations qui devaient lui permettre de répondre à Paul Lantier.

Au bout de dix minutes il revint trouver le jeune homme. Une expression de tristesse se peignait sur son visage.

Paul lui demanda vivement :

— Vous n'avez pas trouvé, monsieur ?

— Pardonnez-moi... J'ai trouvé l'homme et cet homme est le voleur, la chose n'est que trop certaine...

— Ah ! fit l'étudiant avec joie.

— Il n'est plus au chemin de fer, poursuivit le chef de gare, et c'est sur son renvoi que je base ma conviction. Depuis la nuit en question cet homme, jusque-là très exact et bon employé,